Tourisme
LE PLAN AZUR PREND L'EAU

Fanny Mergui
"MAROCAINE AVANT D'ÊTRE JUIVE"

Sahara
BAN KI-MOON, LA RUPTURE

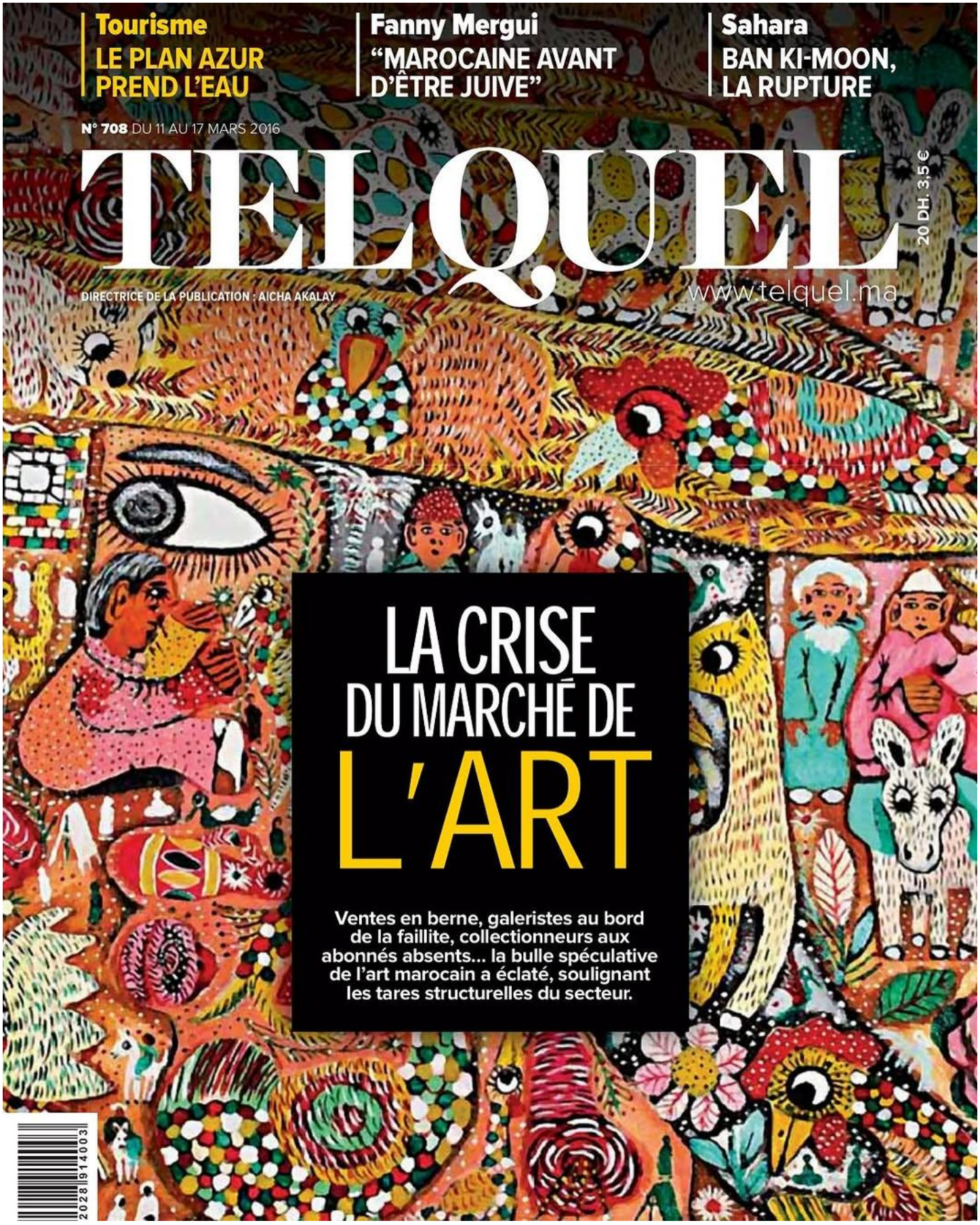
N° 708 DU 11 AU 17 MARS 2016

TELQUEL

20 DH. 3,5 €

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION : AICHA AKALAY

www.telquel.ma



LA CRISE DU MARCHÉ DE L'ART

Ventes en berne, galeristes au bord de la faillite, collectionneurs aux abonnés absents... la bulle spéculative de l'art marocain a éclaté, soulignant les tares structurelles du secteur.

2028 914003

PAR **THOMAS SAVAGE** @thomasgsavage
ET **KAOUTHAR OUDRHIRI** @tharkao

ENQUÊTE

La crise du marché de L'ART

Ventes en berne, galeristes au bord de la faillite, collectionneurs aux abonnés absents... la bulle spéculative de l'art marocain a éclaté, soulignant les tares structurelles d'un secteur économique qui a du mal à se développer sur des bases saines.

© TOUMI

Les collectionneurs ne se bousculent plus dans les maisons de ventes aux enchères.

"Précarité", "Disette", "Dégringolade", "Faillite". Les professionnels du marché de l'art ne manquent pas de qualificatifs pour décrire la situation qu'ils vivent actuellement. Le chiffre d'affaires brassé par le secteur, qui était de 500 millions de dirhams en 2011, peine à atteindre les 300 millions aujourd'hui. "*Elle est loin l'époque où les tableaux se vendaient par centaines en une soirée*", se souvient Anne-Laurence Sowan, de la galerie casablancaise Venise Cadre. C'est qu'au début des années 2000, la passion de Mohammed VI pour l'art a contaminé une certaine élite qui, pour imiter le souverain, a été prise d'une fièvre acheteuse. Si le roi achetait des tableaux, il fallait faire comme lui. Les plus fortunés, pas forcément les plus passionnés, se ruaient dans les galeries, car posséder des œuvres d'art était désormais un signe extérieur de richesse. "*Ils investissaient avec leurs oreilles et pas avec leurs yeux. Si untel s'est offert un tableau de tel artiste et en parlait, un autre voulait une œuvre du même créateur*", plaisante un galeriste. On achetait alors des œuvres comme on achète un salon signé, sans regarder à la dépense. "*Certains me demandaient la même création, mais en noir et blanc pour aller avec les couleurs de la chambre à coucher*", confiait l'artiste Abdelkrim Ouazzani à *TelQuel* en 2011. Collectionner des peintures était à la mode, et comme toute mode elle est passée.

LA MODE DE COLLECTIONNER DES ŒUVRES D'ART EST PASSÉE

Il en est de même de l'intérêt pour les artistes marocains né au moment des printemps arabes. Des collectionneurs ont voulu profiter du buzz autour de créateurs décrivant les mutations de leur société. Mais, là aussi, l'engouement a fait son temps. "*Toute une génération d'artistes s'est piégée avec des*

œuvres qui critiquaient leur société dans la foulée des révolutions arabes", juge Hicham Daoudi, dirigeant de la Compagnie marocaine des œuvres et objets d'art (CMOOA). "*Car une fois que vous avez exploité toutes les polémiques, il faut passer à autre chose*", poursuit-il. Surtout que, entre-temps, la crise économique mondiale est passée par là. "*Quand les gens avaient beaucoup de liquidité, ils achetaient tout et n'importe quoi. Aujourd'hui, toutes les salles de ventes le constatent, seules des pièces de très belle qualité se vendent. Les collectionneurs n'achètent plus l'œuvre moyenne, ils ne veulent que le haut du panier*", explique Meryem Sebti, directrice du magazine d'art contemporain *Diptyk*. L'embellie passée, les problèmes structurels qui plombent depuis toujours le secteur ont refait surface. C'était l'art qui cachait la forêt.

Cotes artificielles

Les cotes marocaines ne reflètent pas la vraie valeur de la production artistique nationale, car elles ne sont que rarement confrontées à la régulation du marché international. Déterminés par une poignée d'acheteurs et de vendeurs locaux, les prix des œuvres des artistes marocains sont considérés comme surévalués et gonflés artificiellement. "*Il y a un désir tout à fait louable et légitime des maisons de ventes marocaines d'installer une cote internationale, en organisant des ventes en collaboration avec des maisons étrangères*", analyse Meryem Sebti. Mais derrière ces bonnes intentions, on peine à réaliser un volume de ventes conséquent à l'étranger afin d'avoir enfin une cote fiable. Alors on triche un peu. "*Il n'y a rien de plus facile pour quelqu'un qui détient une grande quantité d'œuvres d'un même artiste que d'en vendre une partie aux enchères et de les faire racheter par un mandataire au prix fort. Ça ne coûte rien, à part les honoraires de la maison de vente, et ça permet de gonfler artificiellement la cote de l'artiste avant d'écouler le reste de la collection*", explique en off un acteur du marché de l'art.

Hicham Daoudi, dont la maison de ventes aux enchères est la plus importante du Maroc, s'en défend. "*Ce qui a pu fausser la donne, parfois, c'est quand deux investisseurs institutionnels renchérissaient sur une même œuvre, parce qu'ils la voulaient à tout prix. Ça devient une bataille de loups avec, au final, une vente bien au-dessus de la cote*", concède-t-il néanmoins. Président de Art Holding Morocco, Hicham Daoudi est le meilleur exemple de la consanguinité qui sévit dans le milieu de l'art et empêche d'avoir une idée claire de la véritable valeur d'une œuvre d'un artiste marocain. Daoudi s'est positionné à tous les niveaux de la chaîne du marché de l'art, à tel point que dans d'autres milieux on parlerait de délits d'initiés. Dès 2002, avec la CMOOA donc, mais aussi en créant *Diptyk* en 2010, le seul magazine marocain dédié à l'art contemporain et forcément influent dans la création des tendances du marché (racheté depuis par Meryem Sebti). Art Holding Morocco, c'est aussi deux éditions de la foire in-

ILS ONT TOUJOURS LA COTE

© DR

Abbas Saladi

En juin 2015, le peintre, mort en 1992 à l'âge de 41 ans, bat son record de vente avec *L'Offrande*. Le tableau a été adjugé à 4,1 millions de dirhams lors d'une vente organisée en duplex entre la maison de vente parisienne Million et Mazad & Art à Tanger. *L'Offrande* est l'œuvre la plus chère de l'histoire de l'art au Maroc.

© DR

Ahmed Cherkaoui

Décédé à seulement 33 ans en 1967, il est entré dans le panthéon des peintres marocains majeurs. La rareté des ses peintures abstraites sur le marché a fait exploser sa cote. Deux de ses toiles, *Talisman rouge* et *A Shab-Al-Fil*, ont été adjugées à 3,5 millions de dirhams chacune par la CMOOA, en mai 2013 et mai 2014.

Jilali Gharbaoui

Mort sans le sou sur un banc public à Paris en 1971, il est aujourd'hui l'une des têtes de gondole lors des ventes aux enchères. Sa peinture la plus chère, *L'éclosion*, a été adjugée à plus de 2,5 millions de dirhams à Paris en octobre 2015 lors d'une vente aux enchères organisée par la maison Cornette de Saint Cyr et la Maison des Arts.

© DR

Chaïbia Talal

Si Chaïbia Talal a été encensée de son vivant, contrairement à d'autres peintres, l'artiste cataloguée dans la peinture naïve a réalisé ses meilleures ventes après son décès en 2004. Sa toile *La cérémonie du mariage* a été adjugée à 1,5 million de dirhams en décembre 2014 à la CMOOA.

© TOUMI

Mounir Fatmi

Artiste engagé, il déchaîne les passions et caracole en tête des artistes contemporains marocains les mieux vendus. Son collage de tapis de prière *Sonia Sonia Sonia* a été adjugé à plus de 2,2 millions de dirhams par Sotheby's Doha en décembre 2011.

Farid Belkahia

Son œuvre la plus chère, *Composition*, a été vendue à près d'un million de dirhams en décembre 2015 à la CMOOA. Une source bien informée nous apprend cependant que, du vivant de l'artiste, une de ses œuvres a été vendue lors d'une vente privée à près de 3 millions de dirhams à un collectionneur qatari.

© AFP

Mohamed Kacimi

Travaillant sur la thématique du corps, Kacimi est une valeur sûre pour les collectionneurs. Son œuvre la plus chère, *Shéhérazade ou la mémoire de nour*, a été adjugée à 2,1 millions de dirhams lors d'une vente organisée par la CMOOA en mai 2014.

© DR

Hassan El Glaoui

Cartes postales d'un Maroc d'antan, ses chevaux galopants sont accrochés dans tous les salons des riches collectionneurs. L'œuvre la plus chère d'El Glaoui est *La sortie du sultan*, qui a été adjugée à 1,1 million de dirhams à la CMOOA.

ternationale de Marrakech (Marrakech Art Fair 2010 et 2011) et la galerie HD à Casablanca, aujourd'hui fermée. Outre les ventes aux enchères, Hicham Daoudi fait aussi dans le conseil aux institutionnels, auprès de Bank Al-Maghrib notamment, et aux particuliers, en accompagnant la succession du peintre Mohamed Kacimi décédé en 2003. Une omniprésence qu'il justifie par la volonté de "*créer tous les métiers susceptibles d'enrichir l'art au Maroc*" et qu'il a assurés "*faute de trouver des personnes pour l'en décharger*".

La galère des galeristes

Premier maillon de la chaîne du marché de l'art, les galeristes sont les premiers à subir le ralentissement de la vente d'œuvres d'artistes marocains. Les petits fours du vernissage, l'impression du catalogue de l'exposition, la mise à disposition d'un atelier et l'achat de matériaux pour la réalisation d'une œuvre sont autant de frais qu'ils ont du mal à équilibrer aujourd'hui avec les recettes. En fonction de la prestation, ils touchent entre 15 et 50% du prix de l'œuvre. Cette somme, le galeriste la doit à l'artiste une fois la création vendue, quand bien même le versement de la transaction se ferait attendre. Or, "*il arrive que certains acheteurs partent avec une œuvre et ne payent jamais, ou alors qu'une partie du prix convenu. C'est parfois le cas avec des professionnels du secteur qui connaissent pourtant les difficultés du métier de galeriste*", nous explique en off une galeriste. Dans son espace à Casablanca, elle expose et vend les œuvres d'artistes contemporains qu'elle représente. Le manque de transactions a failli la contraindre à fermer boutique. "*Le public n'était peut-être pas prêt à accueillir les œuvres que je proposais. Les quelques collectionneurs éclairés n'étaient pas suffisants pour équilibrer la balance, car même dans des milieux aisés et cultivés on a parfois peur de l'art contemporain*", analyse-t-elle. "*Tout le monde a le nez juste au-dessus de l'eau dans notre métier*", assure Hicham Daoudi. "*Je les vois courir, appeler tous leurs contacts, stressés, à la fin des expositions où les œuvres n'ont pas été écoulées*", témoigne-t-il.

Si les galeries peinent à vendre leurs œuvres, c'est aussi qu'elles sont court-circuitées par la concurrence des intermédiaires. Les professionnels estiment ainsi à 50 % la part des transactions d'œuvres d'art effectuées sur le circuit informel. "*Les gens viennent à la galerie avec de soi-disant conseillers. Ce sont en fait des personnes qui vendent des œuvres sous le manteau. On les connaît tous avec le temps, ce sont des intermédiaires qui n'ont ni bureau ni galerie et qui font ça en plus de leur activité professionnelle officielle*", décrit un galeriste. Même à l'Atelier 21, pourtant réputé en bonne santé grâce à sa ligne éditoriale composée uniquement de grands noms de la scène marocaine, le directeur Aziz Daki concède qu' "*on se porte très bien pour les artistes historiques, mais un peu moins bien pour les peintres intermédiaires et les artistes jeunes*", confirmant le constat d'un marché figé sur une certaine époque.

Collection. DU MÉCÉNAT À LA SPÉCULATION

Le profil des collectionneurs d'art marocain a évolué en un demi-siècle. "*Les premiers collectionneurs étaient des francs-tireurs qui achetaient par amour de l'art sans chercher à spéculer*", confie le marchand d'art Aziz Aouadi. Parmi ces passionnés, Abderrahmane Serghini, grand ami des artistes de l'époque, qui s'est constitué une collection de plus de 2000 œuvres. A partir des années 1980, deux banquiers rejoignent la short list des grands collectionneurs privés: Abdelaziz Tazi de la Société Générale et Abdelaziz Alami de la Banque commerciale du Maroc (aujourd'hui Attijariwafa). Ils achètent à titre personnel ou pour alimenter les collections des fondations de leurs banques, sans se soucier de la valeur future de l'œuvre acquise. "*A eux deux, ils ont fait un travail héroïque en animant le marché à un moment où les ventes d'œuvres d'art étaient en berne*", estime Hicham Daoudi de la CMOOA. Après une décennie de vaches maigres, le marché de l'art retrouve des couleurs dans les années 2000 grâce à Mohammed VI qui achète à tout-va. De riches collectionneurs comme Anas Sefrioui, Miloud Chaabi ou Alami Lazrak lui emboîtent le pas. C'est la période la plus faste pour le marché de l'art, une époque de spéculation où des collectionneurs sont à la recherche de la valeur montante du moment. Ils ne s'inscrivent pas dans la continuité "*et revendent une œuvre pour en acheter une ou plusieurs autres*", explique Mohamed Chaoui de la Galerie 28. Cette bulle spéculative et locale ayant éclaté, les acteurs du secteur misent aujourd'hui sur les collectionneurs arabes du Golfe. "*Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les plus grands acquéreurs d'art marocain sont issus du Moyen-Orient*", explique Aziz Aouadi. Ne regardant pas à la dépense, Cheikha Mouza, épouse de l'émir du Qatar, achète via la Qatar Foundation et joue le rôle de mécène que remplissaient les fondations marocaines de banques dans les années 1980 et 1990. ■

Musée Mohammed VI, la déception

Figées, les acquisitions des institutions le sont aussi. Alors que les achats des fondations privées représentaient jusqu'à 20% du marché en 2011 selon les galeristes, tous sont désormais unanimes pour déplorer la frilosité de ces grandes entreprises mécènes, à l'instar de l'ONA, Alliances, Bank Al-Maghrib, Société Générale, CDG ou encore Attijariwafa bank. "*Les institutions ont beaucoup acheté à une époque, puis elles ont considéré qu'elles avaient suffisamment d'œuvres pour ne pas en acquérir davantage. Pourtant, le propre*

© TQUM

Le musée Mohammed VI suscite beaucoup d'attente pour dynamiser le secteur.

d'une collection c'est bien d'être vivante et de continuer à évoluer quand bien même elle comporte déjà des œuvres importantes", explique Aziz Daki. Et lorsqu'elles veulent bien en acheter, elles demandent un rabais. "*Une institution marocaine m'a demandé une fois de baisser de 40% le prix d'une œuvre. A l'étranger, on ne m'a jamais demandé plus de 10% de réduction, parce que ça ne se fait pas quand on respecte la valeur d'une création et que l'on veut encourager l'art contemporain*", raconte Nawal Slaoui, fondatrice de Cultures Interface, société de production et de diffusion de l'art contemporain marocain et méditerranéen.

Qui plus est, rares sont les fondations des grandes banques qui mettent en valeur leurs collections en les présentant dans des musées par exemple, ou dans d'occasionnelles expositions. Un moyen d'"*éveiller le regard des collectionneurs*", selon un marchand d'art. "*Une immense majorité d'entre eux n'ont jamais entendu parler de certains artistes contemporains majeurs*", poursuit-elle. Ces fondations ne jouent plus leur rôle de mécènes et ne boostent plus le marché de l'art. Le très attendu musée Mohammed VI d'art contemporain de Rabat devait prendre le relais, comme le font des dizaines d'institutions du genre dans les pays où le business de l'art est florissant. Initiative royale inaugurée tambour battant en octobre 2014, l'institution confiée à Mehdi Qotbi n'a pas encore rempli son rôle, selon plusieurs professionnels du secteur. "*Le musée Mohammed VI n'a toujours pas établi de commission d'achat. Si ce musée n'achète pas, pourquoi les autres devraient acheter? Un musée est une institution qui ramène le meilleur de l'histoire de l'art et détecte en avance le meilleur de l'avenir*", fustige Hicham Daoudi. "*Nous sommes en train d'apprendre ce qu'est un musée*", déclarait d'ailleurs au *Monde*, en juin 2015, Mehdi Qotbi, président de la Fondation nationale des musées.

LES FONDATIONS DES BANQUES NE BOOSTENT PLUS LE MARCHÉ DE L'ART

Jeunes artistes. SUR QUI FAUT-IL MISER ?

Nous avons sondé plusieurs professionnels du monde de l'art pour connaître les jeunes artistes montants qui auront la cote demain. Voici leur sélection.

HICHAM BERRADA
L'alchimiste

Il oscille entre installation, vidéo et photographie. Né en 1986 à Casablanca, Hicham Berrada est diplômé de l'École nationale des Beaux-arts de Paris (2011) et du prestigieux studio national français des arts contemporains le Fresnoy (2012). Son travail a déjà été exposé à la galerie parisienne Kamal Mennour, à la FIAC de Paris ou encore à la Mumbai Art Room en Inde. Les prix de ses photographies démarrent à 54 000 DH, ses sculptures et installations oscillent entre 65 000 et 100 000 DH.

Les galeries subissent de plein fouet la crise du marché de l'art.

Or, le temps presse. "*Les artistes se fanent, ils perdent confiance. On est en train de créer une hémorragie. Pourtant, passer une commande à un artiste pour quelques centaines de milliers de dirhams, ça change tout dans sa carrière*", préconise Hicham Daoudi. "*Des artistes très audacieux ont cessé leurs activités à cause de la précarité. Il faut tout de même un minimum d'outils pour concrétiser une pensée*", affirme un galeriste.

Le faux, un vrai problème

Alors que les œuvres d'artistes contemporains ont du mal à trouver preneur, les valeurs refuges que sont les peintres historiques sont gangrénées par le faux. Selon un galeriste casablancais, 9 tableaux sur 10 de Gharbaoui qui circulent sont des imitations et, plus généralement, un tableau sur deux écoulés sur le marché est une copie. La production de faux tableaux a d'ores et déjà fait "*un mal irréparable aux artistes*", selon Aziz Daki. "*Sans parler du doute que ça sème partout. Le faux, c'est ce ver qui est en train de ronger le marché de l'art, et l'art tout court au Maroc*", poursuit-il. Si les artistes défunts, tels que Gharbaoui, Cherkaoui, Saladi et Chaïbia sont les plus copiés, "*le phénomène prend désormais de telles proportions que même les artistes vivants ne sont pas épargnés*", déplore Aziz Daki, qui espère une pénalisation de cette pratique.

La gangrène du faux prend des proportions "industrielles". En cause, l'absence de catalogues raisonnés. Ces ouvrages répertorient de manière exhaustive l'ensemble de l'œuvre d'un artiste. Si une œuvre prétendument signée de la main du maître n'y figure pas, c'est que c'est un faux. Dans l'idéal, ces catalogues devraient être réalisés du vivant de l'artiste, le seul à pouvoir attester à 100% de l'authenticité d'une œuvre. La question s'est d'ailleurs posée clairement en mai 2015 lors d'une vente à la CMOOA d'un tableau attribué à Mounir Fatmi. C'est l'artiste lui-même qui, à la suite de la vente, a indiqué qu'il s'agissait d'un faux.

L'autre question épineuse au sujet du faux, c'est celle des certificats d'authenticité. Ils sont délivrés par des experts auprès du ministère de la Justice. Or, "*il suffit d'avoir 10 ans d'ancienneté dans le milieu pour*

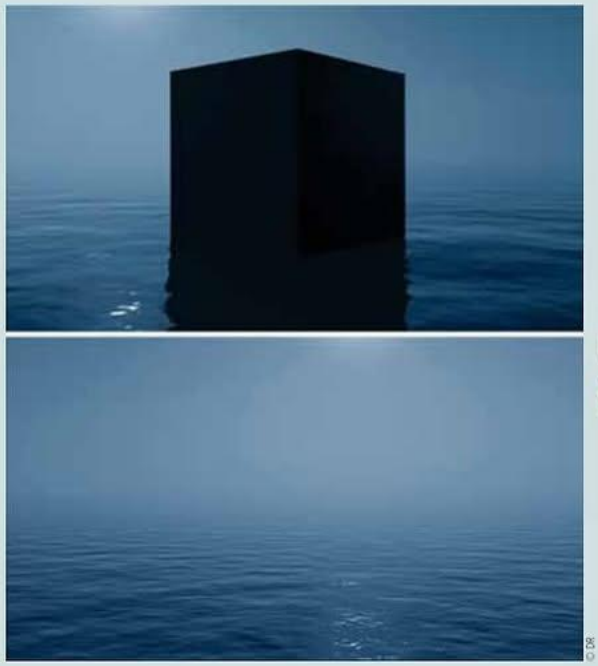
© TOUMI

SIMOHAMMED FETTAKA
Le player
Né à Tanger en 1981, le plasticien manie le collage, la vidéo et la photographie, mais est aussi porté sur le cinéma. Son travail a été exposé au Centre Pompidou de Paris, au Mucem de Marseille ou encore à l'Institut des cultures d'islam à Paris. Ses dessins se négocient à partir de 3000 DH, le prix plancher de ses photographies est de 20 000 DH alors que ses installations peuvent atteindre les 150 000 DH.

MUSTAPHA AKRIM
Le militant
La question politique (travail, argent, éducation), au Maroc et ailleurs, est au centre de son travail. Né en 1981 à Salé, il a poursuivi ses études à l'École des Beaux-arts de Tétouan. L'artiste a exposé au New Museum de New York, au Musée d'Art Contemporain de Barcelone et à la Biennale de Venise. Ses dessins se négocient à partir de 5000 DH et ses installations peuvent atteindre 70 000 DH.

© DR

SAID AFIFI
Le futuriste
À travers ses photographies en 3D, ses dessins et installations, Saïd Afifi dépeint l'évolution de la cité comme un espace de vie et de construction. Né en 1983 à Casablanca, l'artiste est diplômé de l'École nationale des Beaux-arts de Tétouan. Il a exposé à la Biennale des Jeunes Créateurs de l'Europe et de la Méditerranée en Macédoine, au festival VidéoForme en France et à la galerie Venise Cadre à Casablanca. Les prix de ses photographies et dessins grand format démarrent à 15 000 DH et ses installations peuvent atteindre 120 000 DH.


© DR

© DR

MOHAMED AREJDAL
L'aventurier
L'artiste réalise des performances et des installations où le territoire, le questionnement des sources et de l'individu ont une place prédominante. Né à Guelmim en 1984, il a fait ses études à l'École nationale Beaux-arts de Tétouan. Il a été exposé à l'Institut du monde arabe à Paris, au Cube indépendant Art Room à Rabat et à la Centrale for contemporary art en Belgique. Ses installations se négocient entre 15 000 et 140 000 DH.

s'inscrire comme expert", souligne Hicham Daoudi. Aveuglés par la bonne affaire, les acheteurs mal avisés se ruent sur ces fausses œuvres bon marché. Puis, armés de ce précieux document officiel, ils espèrent les revendre en dégageant une plus-value. "*Au Maroc, les faussaires ont vu leur cercle se restreindre. Ils se sont alors adressés à des maisons de ventes étrangères. Avec un certificat d'authenticité venant d'un tribunal marocain, ces dernières ne pouvaient même pas imaginer que ça puisse être un faux. Beaucoup de ventes à l'étranger ont ainsi été piratées,*" explique Hicham Daoudi.

Ces histoires sèment le doute parmi les investisseurs étrangers intéressés par l'art marocain, ceux-là mêmes qui pourraient participer à l'établissement d'une cote réaliste des artistes marocains. Ces derniers sont encore moins rassurés suite à certains couacs enregistrés par les maisons de ventes marocaines. En 2007, la CMOOA a ainsi organisé la vente d'une aquarelle pour environ 2 millions de dirhams, attribuée à tort à Zinaïda Serebriakova par l'historienne de l'art Lynne Thornton. En 2014, la justice française tranche en déclarant que le tableau est un faux et que le montant de la vente doit être restitué à son acquéreur russe floué. Ce qui n'empêche pas les ateliers de faux de continuer à tourner à plein régime. ■